

Domaine public

# Noa Noa

Paul Gauguin

Présenté par Isabelle Cahn. Documentaliste au musée d'Orsay.

Il existe trois versions du récit du premier voyage de Gauguin à Tahiti. La plus ancienne est une simple liasse de papier peu illustrée, qui constitue le premier jet du texte réalisé au début de l'automne 1893. Ce document, entièrement de la main de Gauguin, se trouve aujourd'hui au Getty Center for History of Art and the Humanities. Ce texte est longuement retravaillé pendant l'hiver 1893-94 avec la collaboration du poète symboliste, Charles Morice, un disciple de Mallarmé. Gauguin recopie cette nouvelle version sur un album qu'il intitule *Noa Noa / Voyage de Tahiti - noa noa* signifie *odorant* en tahitien -, aujourd'hui conservé dans les collections du musée d'Orsay, et réalise une série de gravures destinées à l'illustration du livre. L'artiste a, en effet, l'intention de faire publier *Noa Noa* avant de repartir à Tahiti. Mais, lorsqu'il s'embarque pour l'Océanie en juin 1895, Morice n'a toujours pas achevé sa partie. Ce dernier conserve une copie du texte qu'il reprendra pendant plusieurs mois et qui constitue un troisième manuscrit aujourd'hui conservé à la Temple University Library à Philadelphie. Cette version, que Gauguin n'a pas approuvée, sert de base à la publication d'extraits de *Noa Noa* dans *La Revue blanche* en 1897, et sera éditée en 1901 par les éditions La Plume.

Renonçant à incorporer la totalité des nouveaux textes de Charles Morice dans son album, l'artiste entreprend d'utiliser les pages laissées blanches pour y introduire une riche iconographie composée de toutes sortes d'œuvres et de documents, aquarelles, dessins, gravures, monotypes, photographies, combinés dans des assemblages audacieux. L'autonomie du récit et des images, l'originalité de la mise en page, l'insistance sur la suggestion plus que sur l'illustration contribuent à faire de l'album du musée d'Orsay un livre d'artiste d'une beauté et d'une modernité exceptionnelles. ■



Paul Gauguin.

*Album Noa Noa.*

Pour toutes

les reproductions :

musée d'Orsay

(conservé au département

des Arts graphiques

du musée du Louvre)

### Extrait de Noa Noa

Depuis quelque temps je m'étais assombri. Mon travail s'en ressentait. Il est vrai que beaucoup de documents me faisaient défaut ; mais c'est la joie surtout qui me manquait.

Il y avait plusieurs mois que j'avais renvoyé Titi à Papeete, plusieurs mois que je n'entendais plus ce babil de la vahiné me faisant sans cesse à propos des mêmes choses les mêmes questions auxquelles je répondais invariablement par les mêmes histoires. Et ce silence ne m'était pas bon.

Je résolu de partir, d'entreprendre autour de l'île un voyage dont je ne m'assignais pas d'une façon précise le terme.

Tandis que je faisais quelques paquets légers pour le besoin de la route et que je mettais de l'ordre dans toutes mes études, mon voisin et propriétaire, l'ami Anani, me regardait inquiet. Il se décida enfin à me demander si je me disposais à m'en aller. Je lui répondis que non, que je me préparais pour une promenade de quelques jours seulement, que je reviendrais. Il ne me crut pas et se mit à pleurer. Sa femme vint le rejoindre et me dit qu'elle m'aimait, que je n'avais pas besoin d'argent pour vivre parmi eux ; qu'un jour je pourrais reposer pour toujours – là : et elle me montrait, près de sa case, une place décorée d'un arbrisseau...

Et j'eus le désir de reposer pour toujours – là : du moins personne, toute l'éternité, ne viendra m'y déranger...

— Vous autres, Européens, ajouta la femme d'Anani, vous promettez toujours de rester, et quand enfin on vous aime vous partez ! C'est pour revenir, assurez-vous, mais vous ne revenez jamais.

— Eh bien, je puis jurer, moi, que mon intention est de revenir dans quelques jours. Plus tard (je n'osais mentir), plus tard, je verrai.

Enfin je partis.

M'écartant du chemin qui borde la mer, je suis un étroit sentier à travers un fourré qui s'étend assez loin dans la montagne et j'arrive dans une petite vallée dont les habitants vivent à l'ancienne mode maorie. Ils sont heureux et calmes. Ils rêvent, ils aiment, ils sommeillent, ils chantent, ils prient, et je vois distinctement, bien qu'elles ne soient pas là, les statues de leurs divinités féminines, statues de Hina et fêtes en l'honneur de la déesse lunaire. L'idole d'un seul bloc a dix pieds d'une épaule à l'autre et quarante de hauteur. Sur la tête, elle porte, en forme de bonnet, une pierre énorme, de

couleur rougeâtre. Autour d'elle on danse selon les rythmes d'autrefois – *Matamua* – et le *vivo* varie sa note claire et gaie, mélancolique et sombrée, avec les heures qui le succèdent.

Je continue ma route.

À Taravao, extrémité de l'île, un gendarme me prête son cheval et je file sur la côte Est, peu fréquentée des Européens.

À Faone, petit district qui précède celui d'Itia, je m'entends interpellé par un indigène :

— Hé ! L'homme qui fait des hommes (il sait que je suis peintre) *Haere mai tama'a* ! (viens manger avec nous, la formule tahitienne – hospitalière).

Je ne me fais pas prier, tant le sourire qui accompagne l'invitation est engageant et doux. Je descends de cheval ; mon hôte le prend et l'attache à une branche, sans aucune servilité, simplement et avec adresse. Et nous entrons tous deux dans une case où sont réunis des hommes, des femmes et des enfants, assis par terre, causant et fumant.

— Où vas-tu ? me demande une belle maorie d'une quarantaine d'années.

— Je vais à Itia.

— Pour quoi faire ?

Je ne sais quelle idée me passa par la tête et peut-être sans le savoir disais-je le but réel, secret pour moi-même, de mon voyage :

— Pour y chercher une femme, répondis-je.

— Itia en a beaucoup et des jolies. Tu en veux une ?

— Oui.

— Si tu veux, je vais t'en donner une. C'est ma fille.

— Est-elle jeune ?

— Oui.

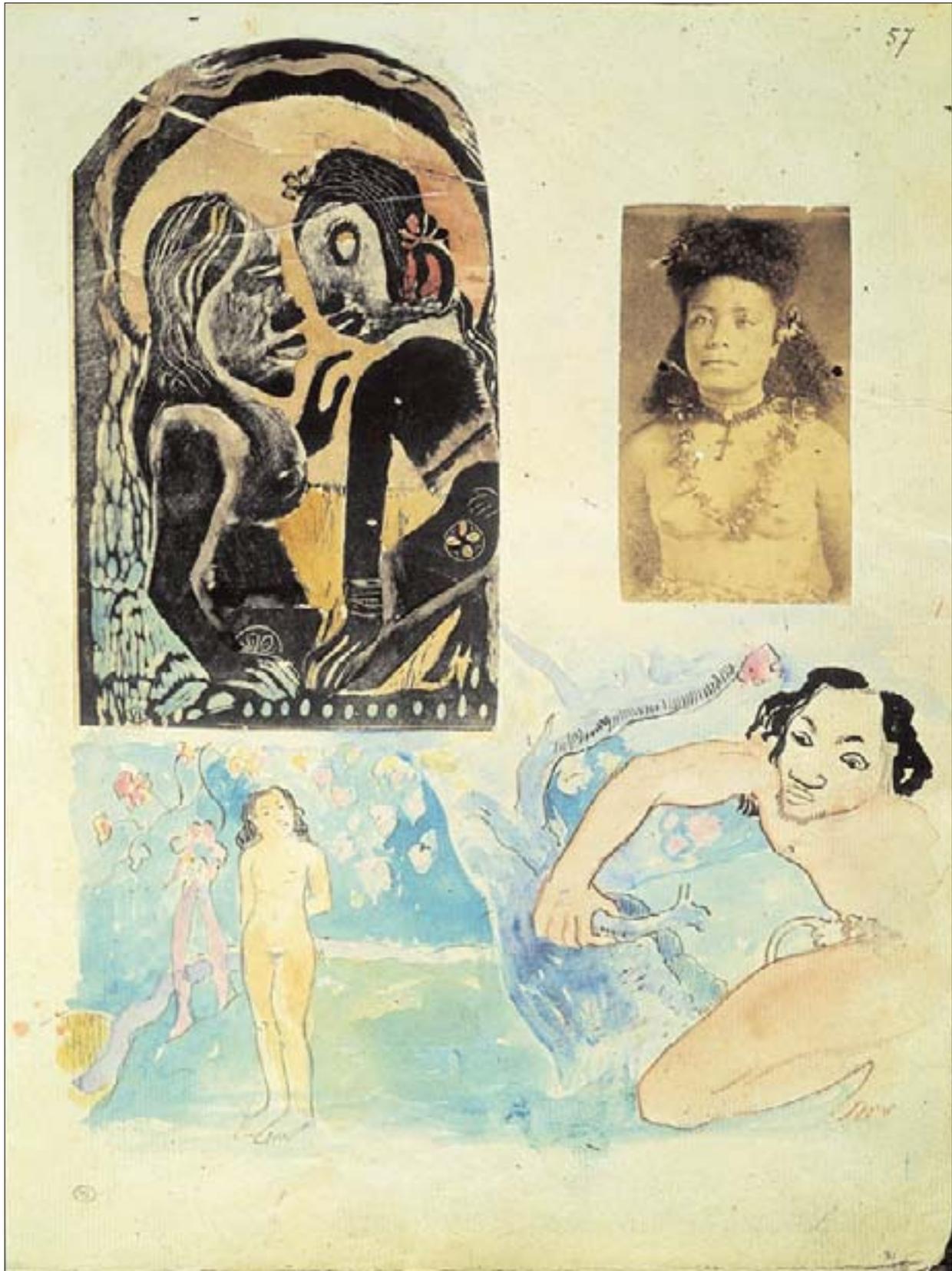
— Est-elle bien portante ?

— Oui.

— C'est bien. Va me la chercher.

La femme sortit.

Un quart d'heure après, tandis qu'on apportait pour le repas des maiore – bananes sauvages, des crevettes et un poisson – elle rentra, suivie d'une grande jeune fille qui tenait un petit paquet à la main. À travers la robe, en mousseline rose excessivement transparente, on voyait la peau dorée des épaules et des bras. Deux boutons pointaient dru à la poitrine. Sur son visage charmant je ne reconnus pas le type que, jusqu'à ce jour, j'avais vu partout régner dans l'île et sa chevelure aussi était très exceptionnelle : poussée comme la brousse et légèrement crépue. Au soleil tout cela faisait une orgie de chromes. →



Album Noa Noa.

Je sus dans la suite qu'elle était originaire des Tonga.

Quand elle se fut assise auprès de moi, je lui fis quelques questions :

— Tu n'as pas peur de moi ?

— *Aita* (non).

— Veux-tu habiter ma case. Toujours ?

— *Eha* (oui).

— Tu n'as jamais été malade ?

— *Aita*.

Ce fut tout. Le cœur me battait pendant que la

*Album Noa Noa.*



jeune fille, impassible, rangeait par terre, devant moi, sur une grande feuille de bananier, les aliments qui m'étaient offerts. Je mangeai de bon appétit mais j'étais préoccupé, intimidé. Cette jeune fille, cette enfant d'environ treize années, me charmait et m'épouvantait. Que se passait-il dans cette âme ? Et c'était moi, moi si vieux pour elle, qui hésitait au moment de signer un contrat si hâtivement conçu et conclu. Peut-être, pensais-je, la mère a-t-elle ordonné, exigé : peut-être est-ce un marché qu'elles ont débattu entre elles... Et pourtant je voyais bien nettement chez la grande enfant les signes d'indépendance et de fierté qui sont les caractéristiques de sa race.

Ce qui surtout me rassura, c'est qu'elle avait, à n'en pas douter, l'attitude, l'expression sereine qui

accompagne chez les êtres jeunes, une action honorable, louable. Mais le pli moqueur de sa bouche, d'ailleurs bonne et sensuelle, tendre, m'avertissait que le danger était pour moi, non pour elle...

Je n'oserais dire qu'en franchissant le seuil de la case je n'avais pas le cœur serré d'une étrange angoisse, d'une appréhension poignante, d'une réelle peur.

Je pris mon cheval et je montai. La jeune fille suivit derrière ; sa mère, un homme, deux jeunes femmes – ses tantes, disait-elle – suivirent aussi.

Nous revenions à Taravao, à neuf kilomètres de Faone.

Mais au premier kilomètre, on me dit : *Parahi Teie* (arrête-toi ici). Je descendis de cheval et nous entrâmes dans une grande case proprement tenue, presque riche – de la richesse des biens de la terre – de jolies nattes sur du foin, un ménage encore jeune et d'une extrême bonne grâce y demeurait. Ma fiancée s'assit près de la femme et me la présenta :

— Voici ma mère.

Puis en silence, on versa dans un gobelet de l'eau fraîche dont nous bûmes tous à la ronde, comme s'il se fût agi de quelque rite d'une religion familiale. Après quoi, celle que ma fiancée venait de me présenter comme sa mère me dit, le regard ému, les paupières humides :

— Tu es bon ?

Je répondis (non sans trouble), après avoir fait mon examen de conscience :

— Oui.

— Dans huit jours qu'elle revienne. Si elle n'est pas heureuse elle te quittera.

Un long silence. Enfin nous sortîmes et de nouveau à cheval, je repartis, toujours suivi de mon escorte. Chemin faisant, nous rencontrâmes plusieurs personnes qui connaissaient ma nouvelle famille, et qui, en la saluant, disaient à la jeune fille :

— Eh quoi ! Tu es maintenant la vahiné d'un Français ? Sois heureuse. Bonne chance.

Il y avait du doute dans son regard.

Un point m'inquiétait : comment Tehura (ainsi se nommait ma femme) avait-elle deux mères ? Je demandai donc à celle qui, la première, me l'avait offerte :

— Pourquoi m'as-tu menti ?

La mère de Tehura me répondit :

— L'autre aussi est sa mère, sa mère nourricière, celle qui s'en occupe.

Je rêvai tout le long de la route et mon cheval ne se sentant plus soutenu marchait avec peu de confiance, trébuchant au contact des gros cailloux. À Taravao je rendis au gendarme son cheval. La femme du gendarme, une Française sans malice, mais sans finesse, me dit :

— Comment ! Vous ramenez avec vous une gourgandine ?

Et ses yeux haineux déshabillaient la jeune fille, qui opposait une indifférence altière à cet injurieux examen. Je regardai un instant le spectacle symbolique que m'offraient ces deux femmes : c'était la décrépitude et la floraison nouvelle, la loi et la foi, l'artifice et la nature – et sur celle-ci celle-là soufflait le souffle impur du mensonge et de la méchanceté.

C'étaient aussi deux races en présence, et j'eus honte de la mienne. Il me semblait qu'elle tachait d'un nuage de fumée sale ce ciel si beau. Et j'en détournai vite mon regard pour le reposer et le réjouir à l'éclat de cet or vivant, que j'aimais déjà.

Les adieux de la famille se firent à Taravao, chez le Chinois qui là vend de tout, et les hommes et les bêtes. Nous prîmes, ma fiancée et moi, la voiture publique, qui nous déposait vingt-cinq kilomètres plus loin, à Mataiea, chez moi.

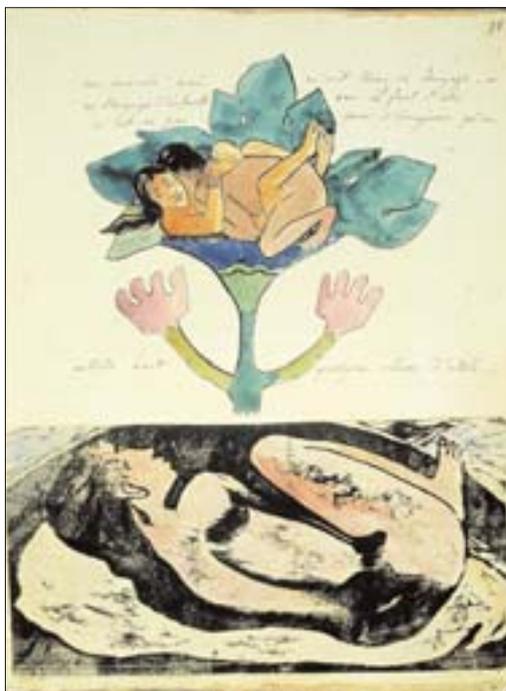
\*  
\* \*

Ma femme était peu bavarde, mélancolique et moqueuse.

Nous nous observions l'un l'autre sans cesse, mais elle me restait impénétrable, et je fus vite vaincu dans cette lutte. J'avais beau me promettre de me surveiller, de me dominer pour rester un témoin perspicace, mes nerfs n'étaient pas longs à l'emporter sur les plus sérieuses résolutions et je fus en peu de temps, pour Tehura, un livre ouvert.

Je faisais ainsi – en quelque sorte, à mes dépens et sur ma propre personne – l'expérience du profond

écart qui distingue une âme océanienne d'une âme latine, française surtout. L'âme maorie ne se livre pas de suite ; il faut beaucoup de patience et d'étude pour arriver à la posséder. Elle vous échappe d'abord et vous déconcerte de mille manières, enveloppée de rire et de changement ; et pendant que vous vous laissez prendre à ces apparences, comme à des manifestations de sa vérité intime, sans penser à jouer un personnage, elle vous examine avec une tranquille certitude, du fond de sa riieuse insouciance, de sa puérile légèreté.



Album Noa Noa.

Une semaine s'écoula, pendant laquelle je fus d'une "enfance" qui m'était à moi-même inconnue. J'aimais Tehura et je le lui disais, ce qui la faisait sourire : – elle le savait bien ! Elle semblait, en retour, m'aimer – et ne me le disait point. Mais quelquefois, la nuit, des éclairs sillonnaient l'or de la peau de Tehura...

Le huitième jour – il me semblait que nous venions d'entrer pour la première fois ensemble dans une case – Tehura me demanda la permission d'aller voir sa mère à Faone ; chose promise. Je m'y résignai tristement et nouant dans son mouchoir quelques piastres pour qu'elle pût payer les frais du voyage et porter du rhum à son père, je la conduisis à la voiture publique.

Ce fut pour moi comme un adieu. Reviendrait-elle ? →

Le solitude de ma case me chassait. Je ne pouvais fixer ma pensée à aucune étude... Plusieurs jours ensuite, elle revint.

\*  
\* \* \*

Alors commença la vie pleinement heureuse, fondée sur une assurance de lendemain, sur la confiance mutuelle, sur la certitude réciproque de l'amour.

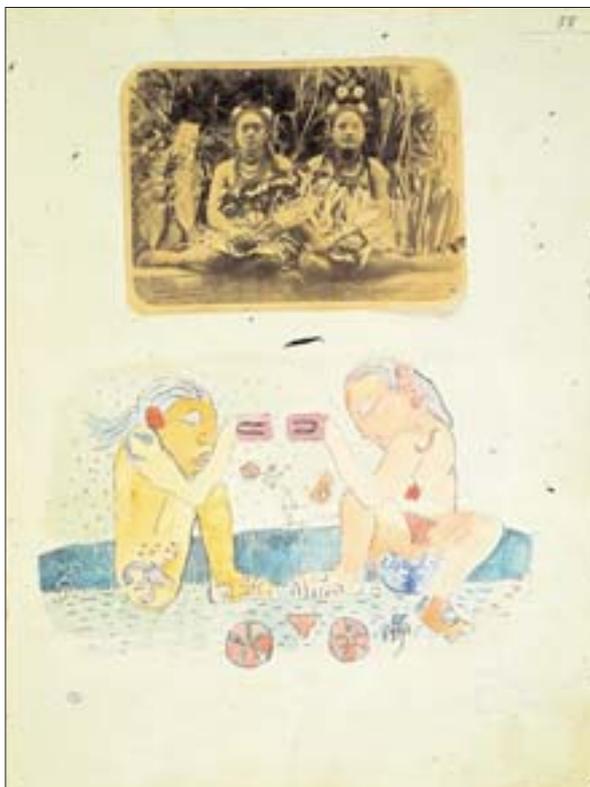
Je m'étais remis au travail et le bonheur habitait dans ma maison : il se levait avec le soleil, radieux comme lui. L'or du visage de Tehura inondait de joie et de clarté l'intérieur du logis et le paysage alentour. Et nous étions tous les deux si parfaitement simples ! Qu'il était bon le matin, d'aller ensemble nous rafraîchir dans le ruisseau voisin, comme au paradis allaient sans doute le premier homme et la première femme.

Paradis tahitien, *nave nave fenua...*

Et l'Ève de ce Paradis se livre de plus en plus docile, aimante. Je suis embaumé d'elle : Noanoa ! Elle est entrée dans ma vie à son heure : plus tôt je ne l'aurais peut-être pas comprise, et, plus tard, c'eût été bien tard. Aujourd'hui je l'entends comme je l'aime et par elle, je pénètre enfin bien des mystères qui jusqu'ici me restaient rebelles. Mais, pour l'instant, cela n'est pas raisonné par mon intelligence, classé par ma mémoire. C'est à ma sensibilité que Tehura confie tout ce qu'elle me dit : c'est dans mes sens et mes sentiments que je retrouverai plus tard, ses paroles inscrites. Elle me conduit ainsi plus sûrement que par aucune autre méthode à la pleine compréhension de sa race par l'enseignement quotidien de la vie. Et je n'ai plus conscience des jours et des heures, du

mal et du bien. Le bonheur est si étranger au temps qu'il en supprime la notion, et tout est bien quand tout est beau.

Et Tehura ne me trouble point quand je travaille ou quand je rêve ; d'instinct alors, elle se tait. Elle sait très bien quand elle peut élever la voix sans me déranger ; alors nous parlons de l'Europe, et de Dieu et des dieux ; je l'instruis et elle m'instruit. ■



Album Noa Noa.

### Extrait de Noa Noa

Dieu sait quel jour de l'année, comme toujours il faisait beau lorsque nous nous mîmes en route, le matin – tous deux, pour rendre une visite à des amis dont la case se trouvait à une dizaine de kilomètres de la nôtre.

Partis à six heures, nous fîmes à la fraîche le chemin, assez prestement puisque nous étions arri-

vés à huit heures et demie environ. Ce fut une surprise, et les embrassades terminées, on se mit en quête pour nous fêter d'un petit cochon. Le meurtre fut accompli – on y ajouta deux poules : avec une superbe pieuvre prise le matin même, quelques taros et bananes, notre repas s'annonçait copieux et succulent. →



| Album Noa Noa.

Je proposai pour attendre midi d'aller aux grottes de Mara que j'avais laissées souvent sur ma route sans nulle idée de les visiter.

Un jeune garçon, trois jeunes filles, Tehura et moi. La bande au complet partit joyeusement pour faire ce petit trajet : la grotte était tout près.

Cachée presque entièrement par des goyaviers, la grotte n'apparaît sur le bord de la route que comme un pur accident de rocher qui se serait détaché. Mais écartez les branches, laissez-vous glisser d'un mètre de hauteur et vous êtes dans un trou obscur. Ce n'est rien, les yeux ont perdu le souvenir du soleil éblouissant qui règne dehors ; ils voient une grotte dont le fond semble une petite scène de théâtre, sans rideau, au plancher très rouge, distante environ de cent mètres.

Sur les parois, de chaque côté d'énormes serpents, du moins ils semblent tels, glissent lentement pour venir boire à la surface de ce lac intérieur.

Ce sont des racines qui se font jour dans les fissures du roc. Je propose la baignade, mais sans succès : on me répond que l'eau est très froide. De longs conciliabules à l'écart, puis des rires qui m'intriguent. J'insiste. Enfin les jeunes filles se décident, quittent leurs légers vêtements ; les paréos à la ceinture nous voilà tous à l'eau.

Ce n'est qu'un cri général (*toetoe*) ; l'eau éclabousse de partout puis l'écho répète *Toetoe*.

— Viens-tu avec moi ? dis-je à Tehura, et je désigne le fond.

— Tu es fou ? Là-bas, très loin... et les anguilles ! On ne va jamais là.

Et ondulante, gracieuse, sur le bord elle se jouait de l'eau comme une jeune personne fière de son adresse à la nage.

Le cœur serré d'aller tout seul, je me suis mis en route, fier aussi de ma science de natation. Par quel étrange phénomène le fond de la grotte s'éloignait-il toujours de moi à mesure que je me dirigeais vers lui. J'avancais toujours et de chaque côté les serpents me regardaient avec ironie. Je crus un instant voir flotter une grande tortue ; plus précisément encore la tête sortit au-dessus de l'eau pour me défier. Sornettes que tout cela – les tortues de mer ne séjournent pas dans l'eau douce. Suis-je donc devenu fou ou plutôt complètement maori, sujet aux croyances fabuleuses. Je ne sais à ce moment vaincre mes doutes et j'ai presque peur. Tout au moins de l'appréhension. Et ces ondulations devant moi – Les anguilles !

Il faut surmonter cette terreur et je me laisse couler à pic avec élan pour connaître le fond ; je n'y arrive pas, je remonte. Je n'ai pas même touché le sol du talon pour redevenir fort. Tehura me crie : — Reviens !

Je me retourne et je la vois très loin ; par quel autre phénomène la distance dans ce sens va-t-elle à l'infini : Tehura n'est plus qu'un petit point noir sur le centre lumineux.

Cré nom... j'en aurai le dernier mot et rageusement je nage environ une demi-heure. Enfin après une heure de route je touche au but.

Un petit plateau très ordinaire, un trou béant qui va où cela ? Mystère. Il faut l'avouer, j'ai peur.

Je reviens... Tehura seule m'attend. Ses compagnes indifférentes sont parties.

Tehura fait une prière et nous revenons.

À l'air doux, au frottement de ma compagne, je reprends chaleur et je vis.

Je crois remarquer de l'ironie sur le sourire de Tehura quand elle dit :

— Tu n'as pas eu peur ?

Effrontément, je lui répondis :

— Nous autres, Français, nous n'avons jamais peur.

Du reste, pas un geste d'admiration de Tehura. Et elle trouva tout naturel que j'aie cueilli non loin de là quelques *tiare* odorantes, les lui planter dans la brousse de ses cheveux. La route était belle, la mer superbe, Morea en face grandiose et altière. Qu'il fait bon de vivre et quand on a faim de dévorer le petit cochon qui nous attendait au logis.

Album Noa Noa.

